



26687

Mag. St. Dr.

P

def.

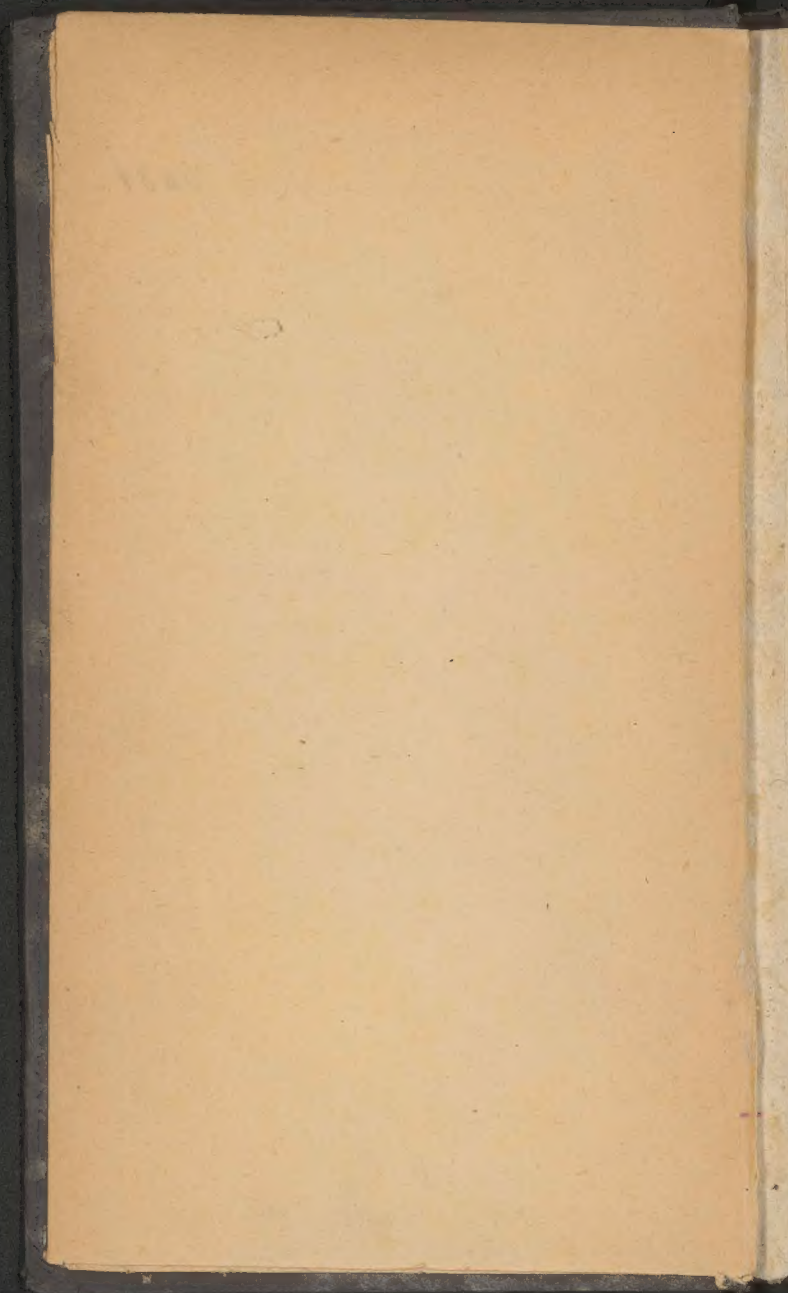


26687

Mag. St. Dr.







CASIMIR LE GRAND,

D R A M E

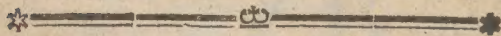
0631

DEDIE A SA MAJESTE  
STANISLAS-AUGUSTE,  
ROI DE POLOGNE;

*Par M. DUBOIS Conseiller de sa Majesté, Professeur  
& Bibliothécaire au Corps Royal des Cadets, de  
l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres  
de Dijon & Correspondant de plusieurs Aca-  
démies de France.*



A VARSOVIE 1775.



CHEZ MICHEL GRÖLL LIBRAIRE DU ROI  
à MARIEVILLE N. 19. à l'ENSEIGNE DES  
POETES.

72 VIII. 39.

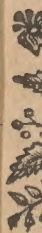
CRISTIAN LEONARD  
D. E. A. M. E.  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
STANFORD AUGUST 18  
LIBRARY  
Faint, mostly illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

26687.I.





A SA MAJESTE  
STANISLAS - AUGUSTE.



éca

con





S I R E.



C'est un portrait que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté. Il n'y a sans doute ni exactitude dans le dessin, ni pureté dans les contours. Les couleurs n'y sont peut-être  
pas

*pas distribuées avec tout l'art d'un grand Maître ; on n'y rencontre point ce clair-obscur délicieux qui caractérise tous les portraits du Peintre de Ferney : mais ce portrait est ressemblant & c'est la qualité essentielle de ces sortes de tableaux. J'espère que Votre Majesté daignera en agréer l'hommage & qu'elle ne verra dans le Peintre qu'un jeune Citoyen encouragé par la haute protection dont elle se plait à honorer les sciences & les Arts.*

*Je suis avec le plus profond respect.*

*Sire,*

*De Votre Majesté,*

*Le très humble & très obéissant  
serviteur,*

*DUBOIS.*

J'ai déjà commencé à le mettre en exécution. La première partie contiendra l'histoire naturelle & la seconde l'histoire des mœurs. J'espère que l'on daignera me seconder assez promptement, pour que je puisse faire paroître le 1<sup>er</sup>. vol. l'année prochaine.



PESONNAGES



## PERSONNAGES.

CASIMIR LE GRAND, *Roi de Pologne.*

HEDWIGE, *Fille du Landgrave de Hesse, Epouse  
de Casimir.*

ELEONORE, *Dame du Palais & confiden.  
d' Hedwige.*

OKRUTNOSKI, *Seigneur Polonois, du parti  
d' Hedwige.*

DOBROWSKI, *Confident de Casimir.*

THEODORE, *Confident d' Okrutnoski.*

LE GRAND MARECHAL, ( Fredro.

LE VICE-CHANCELIER, (

LE GRAND TRESORIER, ( Bożydar.

AUTRES MINISTRES & SENATEURS.

PLUSIEURS GENERAUX DE CASIMIR

PAISANS & PAISANNES.

*La Scène est dans un village voisin de Cra-  
covie, appartenant à Okrutnoski.*

CASIMIR



## P R E F A C E .



L'Etude de l'histoire de Pologne est si négligée en Europe que, depuis le *Wenceslas de Kotrou*, je ne connois aucun ouvrage dramatique qui en ait été tiré. Cependant il n'en est peut-être point, si l'on excepte l'histoire Grecque & Romaine, où l'on trouve plus de traits dignes du théâtre. La constitution Républicaine du Royaume de Pologne, qui rappelle si souvent celle de l'ancienne Rome, la noble fierté de ses habitans, leur valeur toujours excitée par le patriotisme, la situation de leur pays, tout annonce qu'ils ont dû produire de grands hommes.

Que de beaux Drames les annales de Pologne auroient pû fournir, si les *Jagellons*, les *Zamoyski*, les *Chodkiewicz*, étoient plus connus ! D'où peut donc venir une négligence qui paroît si universelle ? De l'espèce d'indifférence que les Polonois ont eue jusqu'à présent pour les Sciences & les Arts. Il ne suffit pas à une Nation qui désire d'être connue, de faire des prodiges de valeur, de donner le jour à des *Brutus* & à des *Cicérons*, il lui faut encor des historiens. a Pologne en a manqué jusqu'à présent, ou ceux qu'elle a eus n'étoient pas assez éclairés pour mériter ce titre.

Il est besoin, pour bien écrire l'histoire, d'une grande sagacité, d'un goût sûr, d'une philosophie dépouillée de tous préjugés, d'une littérature nourrie par l'étude des Anciens & des Modernes. Ce n'est pas assez de décrire des combats & des sièges dont, après la description la plus détaillée, on se fait à peine une idée juste ( & encor cette idée est-elle absolument inutile pour les progrès de la raison & de l'esprit humain ) ce n'est pas



assez d'être exact dans les dates, précis dans la diction, on doit encor s'appliquer à faire connoître les mœurs de la Nation.

C'est là le but essentiel de l'histoire, c'est peut-être le seul utile. Le stile doit être simple, sans être négligé, les réflexions courtes & naturelles & en cela on ne doit pas prendre M. Rollin pour modèle. Son *histoire ancienne* est faite pour être lûe par des Ecoliers, & le bon goût est bien éoigné d'y trouver son compte. Qui sçait même si à la rigueur on ne seroit pas forcé d'en dire autant des histoires générales & particulières que nous avons. J'en excepterai cependant *l'histoire d'Angleterre* de M. Hume, *l'histoire de Louis XI.* par M. Duclos & celle de *la Rivalité de la France & de l'Angleterre* par M. Gaillard. Mais je crois encor que, tout calcul fait, il en faudra revenir à *l'Essai sur l'histoire générale* de M. de Voltaire. Ce sera toujours aux yeux des gens sensés un modèle pour écrire l'histoire & la Postérité, plus juste que nous, dira peut-être encor davantage.

Feu M. de Solignac, Secrétaire de la

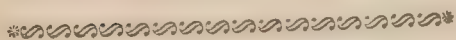
Société Royale de Nancy, dont la mémoire fera toujours chère à la Patrie, excité & guidé par le *Philosophe bienfaisant*, commença une histoire de Pologne, dont il a donné cinq volumes qui font désirer la fin de l'ouvrage. Je me propose de continuer cette histoire & de la conduire jusqu'au règne actuel.

C'est dans le livre de M. de Solignac que j'ai puisé l'idée du Drame de *Casimir le Grand*. La lecture de ce petit ouvrage démontrera clairement qu'en le faisant imprimer j'en ai pas consulté mon amour propre. Ainsi je supplie le Lecteur de n'établir aucune comparaison entre ce Drame & quelque autre production théâtrale que ce soit. Il y auroit pour moi trop de désavantage.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me ferois jamais déterminé à publier ce Drame commencé le 12. Juillet & fini d'imprimer le 1 du mois d'Août, sans des raisons qui m'attireront sans doute les regards de l'indulgence. Je dois en rendre compte, si je veux qu'on excuse ma témérité.



CASIMIR LE GRAND,  
D R A M E  
*A C T E I.*



S C E N E I.

H E D W I G E , E L E O N O R E  
E L E O N O R E .



P Rinceffe , rien ne peut donc  
vous engager à oublier  
vos chagrins, rien ne peut  
vous détourner un instant de ce qui vous

A

affli-



afflige ? L' éclat du trône où vous êtes assise , devoit vous suffire aujourd'hui. Abandonnez les sentimens de l' Amour à ces âmes faiblement constituées , à ces coeurs timides , incapables de supporter un sentiment plus énergique. Que vous importe le cœur de Casimir ? Vous avez sa main , c'est assez pour votre gloire.

H E D W I G E.

Tu ne m' as pas pénétrée , ma chère Eléonore ; l' Amour est un sentiment qui m' est étranger ; je ne le connus jamais , fasse le ciel que je l' ignore toujours ! mais mon Epoux , mon indigne Epoux ose descendre du trône , ne rougit point de s' enchaîner comme un esclave au char d' une autre femme que moi. Je le vois lui prodiguer des respects & des soins qui sembleroient n' être faits que pour moi. Ma présence

sence l'inquiète, mes demandes l'importunent : on droit qu'il n'aime pas à respirer le même air que moi, tandis qu'il ne chérit que Mathilde, qu'il voit tout en Mathilde, que sans Mathilde, l'univers ne seroit rien pour lui. Et tu ne veux pas que je m'afflige.

## E L E O N O R E.

Votre affliction, Madame, est sans doute raisonnable. Mais ne chargez vous pas un peu le tableau des désordres de Casimir ? Votre imagination ardente n'est elle point aidée par la jalousie ? n'est ce pas à la lueur de son flambeau que vous peignez l'amour du Roi pour Mathilde & l'éloignement qu'il a pour vous ? Vous le sçavez, Madame, j'ai toujours eu l'attachement le plus inviolable pour votre personne, & je vous le dirai avec toute la sincérité que je crois de-

voir à ma Maîtresse , je n'ai pas vû les choses comme vous. Casimir , il est vrai , paroît dévoué à Mathilde , mais Mathilde autorise ce dévouement par la douceur de son caractère , par l'éclat de ses vertus & le charme de ses talens. On diroit peut être qu'il n'a pas pour vous les mêmes sentimens , si l'on ne connoissoit toute sa sensibilité. Mais les apparences sont trompeuses , Madame. Croyez que le Roi vous est attaché ; ne taxez pas son air froid d'insensibilité et. ...

## H E D W I G E.

Perfide , en voulant fermer la plaie de mon cœur , tu fais la blessure plus profonde. Une femme , indigne de porter ce nom , m'enlève le cœur d'un Epoux , & tu ne sçaurois tarir sur ses louanges ? A't'entendre beauté , vertu , talens , tout en elle est au plus haut degré de perfection ; la nature & l'art



## D R A M E. 5

l'art se sont accordés pour en faire une femme accomplie. Qu' elle paroisse donc cette femme, que l' éclat de ses charmes vienne me couvrir de confusion, que la vertu m' étonne, que ses talens arrachent mon suffrage, & qu' après l' avoir vûe, il ne me reste plus qu' à reprocher aux Dieux de ne m' avoir pas fait comme elle !

### E L E O N O R E.

Calmez-vous, Madame, expliquez mieux mes intentions & connoissez mieux mes sentimens pour vous. Mathilde est bien loin de vouloir vous enlever le cœur de Casimir; elle sçait trop bien son devoir, elle a trop de respect pour vous, pour oser former de semblables prétentions. Voilà ce que j' ai désiré & ce que je désire encor de vous persuader. Devois je craindre après cela de faire l' éloge de la vertu & de la beauté devant  
une

une Princesse belle & vertueuse ? Quoi ! les Méchans auroient - ils sur les bons le privilège d'aimer à entendre louer leurs semblables ?

## H E D W I G E .

Dis plutôt, Eléonore, que tu ne saurois t'imaginer comment on peut pousser à ce point l'insolence & la témérité ; dis plutôt que Mathilde a sçu se masquer à tes yeux, que tu ne connois pas l'étendue de ses prétentions, la noirceur de son ame, la fausseté de ses discours. C'est un serpent orgueilleux et méchant qui ne se décide à ramper sous l'herbe, à s'y replier en mille & mille sinuosités que pour distiller plus sûrement son venin. Ne crois pas que la passion m'inspire ; non, mon ame est tranquille. Mais je veux te convaincre ; ordonne

## D R A M E.

donne à Mathilde de venir me trouver aujourd'hui, & tu sauras si je m'aveugle.

### E L E O N O R E,

Je suis persuadée. Madame, de votre sagacité, de la tranquillité de votre ame, mais j'aime à croire que Mathilde vous détrompera elle même & qu'enfin vous serez convaincue de toute son innocence.

### H E D W I G E.

On pourroit peut-être avoir moins d'opiniâtreté & plus de déférence pour les sentimens d'une Reine : mais enfin je suppose que j'ai tort, que je me sois trompée, aurois-je bien pour cela d'être plus sûre de l'attachement du Roi ?

### E L E O N O R E.

Il paroît qu'après cela, Madame, il ne vous resteroit plus rien à souhaiter.

### HEDWIGE

## H E D W I G E .

Ignorez-tu donc, Eléonore, tout ce que peut exiger une Epouse d'un Epoux qui la chérit ? Il doit ne respirer que pour elle, n'agir que selon ses volontés. Tous ses plaisirs, tous ses chagrins doivent l'avoir pour objet. Donne-t-il une fête ? C'est uniquement pour lui plaire. Elève-t-il des Edifices ? Embellit-il ses jardins ; Aime-t-il les arts, les talents ? C'est encor pour lui plaire. Est-il Roi ? Son Epouse porte le sceptre, d'elle seule dépend la destinée du Royaume ; elle seule fait & abroge les loix, place ou déplace les sujets, les distingue ou les laisse dans la foule. Alors le Roi ne possède une couronne que pour la céder à ce qu'il aime & lui donner une preuve authentique de son amour. Mais, hélas ! Que je suis encor éloignée d'être cette épouse chérie !



## D R A M E. 2

rie ! Que de choses resteroient encor à faire à Calimir pour me le persuader ! lui qui entreprend tout , conduit tout , régle tout sans ma participation ; lui qui craindroit de s' en rapporter à mon discernement pour la loi ou le decret les moins importants ; lui qui se réjouit avec ses amis , sans m' admettre à ces assemblées , où il s' entretient , dit-il , du bonheur de son peuple ; lui qui refuse ce qui est nécessaire à ma parure ou à mes plaisirs , & répand l' or à pleines mains sur les plus petits de ses sujets ; lui qui encor aujourd'hui rassemble les païsans d' alentour , leur donne une fête pompeuse , se plaît à respirer l' encens épais de leurs louanges grossières & veut , à quelque prix que ce soit , être appelé bon , grand & libéral. Veux-tu donc , Eléonore , veux-tu donc , d' après ces détails désespérans , que je croye à son attachement pour moi ?

E L E O N O R E.

Si le Roi ne vous confie pas le soin de l'Etat, ce n'est pas, Madame, qu'il se défie de vos lumières; mais il veut vous épargner des soins & des travaux dont la sèche utilité est toujours d'un très grand poids à notre sexe, &...

H E D W I G E.

A merveille, Eléonore, c'est excuser le Roi, comme ne sauroit le faire le plus fou de ses partisans. Eh! quoi, j'ai toujours crû trouver en vous l'amie la plus vraie, la plus zélée & la plus constante, & vous trompez mes espérances! A qui faudra-t-il donc me fier désormais?

E L E O N O R E.

Vous ne connoissez donc pas, Madame... mais j'appergois le Sénateur Okrutnoski.

HEDWIGE

## DRAME.

II

HEDWIGE.

Laisse moi, j' ai besoin d' être seule  
avec lui.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

HEDWIGE, OKRUTNOSKI.

HEDWIGE.

Eh bien, Okrutnoski, êtes vous content  
de vous même ? Vos réflexions ont elles été  
heureuses ? Qu' avez-vous décidé ? Que vous  
a suggéré l' Amour de la Patrie ?

OKRUTNOSKI.

Je puis enfin, Madame, vous rendre  
compte de mes desseins. En vous les con-  
fiant, je ne fais que rendre hommage à la  
première & à la plus vraie des Citoyennes.  
Je n' avois pas besoin d' un nouveau motif  
pour désirer l' abaissement de Casimir. Le

Ciel

Ciel me l'offre aujourd'hui, jugez de mon empressement à satisfaire mon desir. Oui, Madame, si vous ajoutez à la fête qu'il donne à mes païsans & à leurs voisins, à l'espèce de coquetterie indigne de son rang qu'il emploie pour leur plaire, si vous ajoutez, dis-je, l'injustice à tout cela, vous aurez une idée de ce que ce grand jour doit produire.

## H E D W I G E.

Vous me ravissez, mon cher Okrutnoski. Seroit il bien possible que le Roi ajoutât l'injustice au ridicule? Si cela est, je ne doute pas un instant du succès. Le ridicule seul eût pû lui donner quelques partisans, mais avec l'injustice il risque de se trouver seul contre tous.

## O K R U T N O S K I.

Ce que c'est qu'une belle âme! comme

VOUS



vous vous plaisez à excuser votre Fpoux! Vous osez donner le nom de ridicule au plus affreux de tous les crimes ; ou plutôt à une complication de crimes! Quoi ! un Roi qui possède une Epouse digne du trône par son sang , ses charmes & sa vertu , qui devoit à chaque instant du jour remercier la Divinité d' un hymen aussi heureux , qui devoit ne négliger aucune occasion de lui plaire , de la surprendre agréablement par des fêtes nouvelles , des présens , des attentions capables , sinon d' augmenter , du moins d' entretenir l' amour le plus utile & le plus sensé ; ce Roi passe son temps à imaginer les moyens de captiver la plus grossière partie de la Nation , à rejouer des païsans! Ces païsans , qui sont à si juste titre les esclaves de la Noblesse , à qui la nature & le devoir semblent défendre de penser,

se

se trouvent à côté du maître de leurs maîtres, s'accoutument à les voir sans trembler. Alors la familiarité du Roi jette dans leur cœur un germe de raison qui peu à peu se développera & produira sans doute les fruits les plus funestes de la rébellion.

H E D W I G E.

Que je me plains à vous entendre ! Votre éloquence simple & persuasive, votre amour pour la Patrie, tout annonce en vous l'oracle de la vérité. Ah ! Que cette Patrie seroit heureuse, si elle avoit dans son sein plus de Citoyens qui vous ressemblâssent !

O K R U T N O S K I.

Dés qu'on a pu se faire un tableau de tous les défordres de Casimir, de son attachement pour Mathilde, de son opiniâtreté à vouloir rabbaïsser les grands, on est bientôt inspiré pour venger la Patrie outragée. Oui,

Ma-

Madame, c'est votre cause que je défends en même temps que la mienne. Je veux montrer dans peu à ce Roi aveuglé tout le pouvoir des sentimens patriotiques. J'ai cent moyens pour favoriser mes projets.

H E D W I G E.

Hâtez-vous donc, mon cher Okrutnoski, de me les faire connoître.

O K R U T N O S K I.

Il est d'abord de notre intérêt de l'entretenir dans une douce sécurité. Je sçais par des émissaires fidèles & sûrs que les ennemis ne sont pas éloignés. Ils viendront l'attaquer au dépourvû; alors sa défaite est certaine. D'un autre côté le fils du Roi de Hongrie, Louis, que Calimir a désigné pour son successeur, s'est déjà fait dans le Royaume un grand nombre de partisans & il ne lui faudroit que la moindre action d'éclat  
pour

pour le placer à côté de vous sur le trône , d' où l' on précipiteroit facilement Casimir. De plus , il a convoqué une Diète à laquelle il prétend proposer de nouvelles loix toutes opposées à l' ancienne législation. Mon devoir m' appelle à cette assemblée , je combattrai ses idées ou plutôt ses volontés , & l' attachement qu' on a pour les usages anciens , me donnera sans doute beaucoup d' imitateurs. Alors je ne négligerai rien , je parlerai , j' agirai , je mettrai tout en feu , je formerai confédération sur confédération , j' ameûterai le peuple , après avoir persuadé les Grands , & vous serez vengée , Madame.

H E D W I G E .

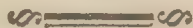
Que l' avenir a de charmes pour moi !  
Que le temps va me paroître long ! Mais  
n' importe , Okrutnoski , n' importe , je vous  
sc.



seconderai de toute ma puissance. Je veux même aujourd'hui feindre d'être satisfaite, pour augmenter, s'il est possible, cette lâche tranquillité dont mon Epoux aime à jouir,

## O K R U T N O S K I.

Il ne peut mieux penser, Madame. De mon côté, pour l'occuper davantage, j'ai imaginé de le rendre juge d'une querelle entre moi & l'un de mes païsans. Je défendrai ma cause, je ne manquerai pas de la perdre, mais autant d'ajouté à ma haine. J'entends du bruit... C'est sans doute la fête qui s'avance... Oui... Je ne me trompe pas... Je me retire, de peur qu'il ne nous soupçonne & je reparoîtrai bientôt.



## SCENE III.

CASIMIR , HEDWIGE . COURTISANS DE LA  
SUIITE DE CASIMIR , PAISANS ET PAI-  
SANNES , JOUEURS D'INSTRUMENS.

CHOEUR DE PAISANS.

Vive Casimir, notre bon Roi Casimir!

C A S I M I R.

Qui, mes amis, puis-je vivre assez long-  
temps pour vous voir encor plus heureux!  
( *apercevant la Reine* ) Mais voilà votre  
Reine; allons, mes enfans, offrez lui vos  
hommages, & remerciez la de ce qu'elle  
vent bien embellir la fête par sa présence.  
( *Ici les Paisans & Paisannes forment des  
danses à la mode du pais, & mettent aux  
pieds de la Reine des couronnes & des guir-  
landes de fleurs.* )

V N E

## UNE JEUNE PAISANNE

*(s'approchant de la Reine & lui présentant  
une Rose.)*

Madame, lorsque j'ai choisi cette Rose parmi cent de ses sœurs que le zéphir a fait éclore ce matin, j'étois sans doute déterminée par la ressemblance que j'apercevois, entre votre Majesté & cette fleur. C'est à bon droit que vous portez toutes deux le superbe titre de Reine, & l'éclat de vos vertus est encor bien au-dessus du parfum & des vives couleurs de la Rose. Mais lorsque je suis choisie parmi cent de mes compagnes pour vous l'offrir, je ne sçais trop comment justifier leur choix; à moins que je ne dise qu'elles ont jetté les yeux sur moi, parce que la timidité jointe à peu d'expérience, l'embarras de trouver des expressions, marquent mieux la reconnaissance & le respect.

HEDWIGE.

*( froidement. )*

Je suis... sensible...

CASIMIR.

*( Bas à Hedwige )* Un petit mot d'amitié rendroit votre réponse plus agréable à ces jeunes païssannes. Il en coûte si peu aux Grands pour se faire aimer ! Par combien de contraintes ils s'attirent la haine de leurs vassaux ! *( haut aux Païssans )* Fort bien, mes jeunes enfans, fort bien, mes amis, votre Reine est satisfaite, elle veut récompenser votre zèle. *( bas à la Reine )* Il faut leur donner quelques pièces d'or. *( aux Païssans )* Tenez, mes amis, buvez à la santé de votre Reine.

CHOEUR DE PAÏSSANS.

Vive notre Reine & son cher Epoux Casimir, notre bon Roi Casimir !

CASIMIR



# D R A M E.

II

C A S I M I R

( à part , ravi de joie. )

C' est donc à un si bas prix que l' on achète le cœur de ses sujets ! Ah , Terre , entr' ouvre toi , vomis ce vil métal après le quel on soupire , que je puisse le lémer à pleines mains ! Qu' il est doux de semer de l'or & de moissonner de la reconnoissance !

CHOEUR DE PAISANS.

Vive &c. ( les danses continuent. )

\*\*\*\*\*

## S C E N E I V.

LES MEMES, OKRUTNOSKI.

O K R U T N O S K I ,

( Faisant signe aux Paisans d' interrompre la fête & se jettant aux genoux de Casimir. )

Sire , je viens vous demander justice :

C A S I M I R.

Relevez - vous , Okrutnoski , est - il besoin  
de

de supplications pour l'obtenir? Je dois la justice à mon peuple, & ce n'est point à genoux qu'un créancier fait des demandes à son débiteur.

O K R U T N O S K I.

Mais, Sire, c'est contre un Païsan &...

C A S I M I R.

Eh bien! Qu'importe? Le bandeau de la justice ne lui permet pas de distinguer les conditions. Fût ce contre moi-même que vous vîssiez porter des plaintes, je cesserois alors d'être homme pour ne plus songer qu'aux devoirs d'un Roi.

H E D W I G E.

( avec contrainte )

Seigneur, ces sentimens font connoître la grandeur de votre ame; mais le Sénateur Okrutnoski ne vous fesoit sans doute remarquer qu'il avoit à se plaindre d'un Païsan,

fan, que parcequ'il connoit vos bontés extraordinaires pour cette partie de votre peuple.

C A S I M I R.

Oui, Madame, je chéris cette partie de mon peuple, ou plutôt ces Citoyens sont les seuls que je regarde comme mon peuple. Oui, je suis le *Roi des Payfans*, Madame. Tous les Grands qui m'environnent, sont moins mes sujets que mes frères, qui doivent concourir avec moi, au bonheur de mon peuple. C'est ce peuple qui nous nourrit. On ose quelquefois à peine lui accorder les privilèges de l'humanité, on est sourd à la voix de la nature, on ne voit que sa grossièreté apparente; & cependant nous existons, parceque ce vieillard blanchi par les années a des calus à ses mains grossières, parceque sa fille ne connoit point les ressources de  
l'art,

l'art, ne craint point de se hâler le teint & de supporter le poids de la chaleur ou la rigueur du froid. Mais je m'abandonne aux effusions de mon cœur & j'oublie, qu'Okrutnoski a une plainte à me faire, d'un de ces Citoyens. Parlez, mon cher Okrutnoski, ne croyez pas que je me laisse aveugler, ne prenez pas mes sentimens pour l'enthousiasme de ceux, qui ne parlent continuellement de la campagne & de ses habitans, que par esprit de système. Non, je parle en père qui chérit ses enfans, qui, à la vérité, aime mieux avoir à les récompenser, qu'à les punir, mais qui jamais ne laisse le crime impuni.

O K R U T N O S K I.

Sire, de temps immémorial le village où votre Majesté est actuellement, appartient à notre famille. Tous ses habitans sont nos esclaves & nous avons droit de disposer d'eux.

## C A S I M I R.

(*Bas à Okrutnoski*) Esclaves! & qui vous l'a donné ce droit? mais n'importe, continuez.

## O K R U T N O S K I.

Ce païan que vous voyez, qui a toujours eu à se louer de mes bontés, a une fille unique, & c'est cette jeune personne qui vient d'être présentée à la Reine au nom de ses compagnes. J'ai voulu l'emener dans mon palais où elle m'étoit nécessaire. Avant que je n'eusse notifié mes intentions à son père, il avoit déjà disposé de sa main, en faveur de ce jeune l'aïsan qu'elle s'étoit avisée d'aimer sans mon consentement. J'ai droit d'exiger que son père me la cède aujourd'hui, il relisse à mes volontés; voilà ma plainte. Sire, rendez moi justice.

CASIMIR.



CASIMIR.

*(Le regardant avec une noble fierté.)*

Je vous humilierois trop, si je vous la rendois.

LES TROIS PAISANS,

*(Se jettant aux genoux de Casimir.)*

Sire....

CASIMIR.

Point de remerciemens, ni de représentations, ne donnez point à Okrutnoski la satisfaction de jouir de votre embarras pour vous exprimer. Père, vous avez usé du droit de la nature, j'achève de lui donner son entière valeur en mariant votre fille, comme vous le désirez. Mais songez bien que des remerciemens me sembleroient, un affront. Ce n'est point une grace, c'est la justice que je vous accorde.

CHOEUR

## CHOEUR DE PAISANS.

Vive Casimir , notre bon Roi Casimir !

C A S I M I R.

Mes amis , vous êtes les vassaux du seigneur Okrutnoski. Moins riches que lui , vous devez lui être soumis. Tel est l'ordre mis dans le monde par la Divinité. Ainsi ayez à lui obéir aveuglément en tout ce qui ne sera contraire , ni à la nature , ni à la religion , parceque , si les pauvres ont droit à la justice lorsqu'ils sont opprimés , on doit les punir plus sévèrement , lorsqu'ils s'oublent au point de manquer à leurs maîtres.



## S C E N E V.

LES MEMES, DOBROWSKI.

D O B R O W S K I.

Sire , l'émissaire que j'avois envoyé par  
votre

28 CASIMIR LE GRAND

votre ordre, vient de me rapporter que déjà les Tartares ont passé les frontières. Ils sont presque au bord de la Vistule & leur dessein est de se précipiter vers Cracovie pour la soumettre & la piller.

C A S I M I R.

Il suffit. Ni leurs desseins, ni leurs forces ne m'étonnent. Je sçaurai les prévenir. (*aux Paisans*) Mes enfans, interrompons la fête, il s'agit du salut de la Patrie.

CHOEUR DE PAISANS

( *Aux genoux du Roi.* )

Des armes, Sire, des armes; que nous puissions vous défendre!

D O B R O W S K I.

Sire, j'ai déjà eu soin de prévenir les Chefs de vos troupes. Aussitôt ils ont donné l'ordre & peut-être n'attendent ils plus que vous, pour marcher à l'ennemi.

CHOEUR

## CHOEUR DE PAISANS.

Des armes , Sire , des armes , que nous augmentions le nombre de ces braves gens !  
Espérez de notre zèle tous les efforts qu'un bon Roi doit attendre de ses sujets , lorsqu'il est question de sa défense.

## C A S I M I R.

( *Aux Paisans* ) Mes enfans , votre zèle m'est d'un bon augure & j'en accepte les offres. ( *à Dobrowski* ) Dobrowski , qu'on leur fournisse des armes. ( *à la Reine* ) Voyez, Madame, un peuple de paisans qu'on aime & qu'on estime, devient bientôt un peuple de soldats. Tranquillisez-vous , je ne vous reverrai , je l'espère, que pour vous offrir les lauriers que tant de braves Citoyens m'auront aidé à cueillir.

FIN DU PREMIER ACTE.



CASIMIR LE GRAND,  
D R A M E  
*A C T E I I.*



S C E N E I.

O K R U T N O S K I *seul.*

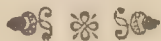


QUI l'eût crû ? Qui l'eût  
dit ? Au milieu des plai-  
sirs, sous l'apparence de la  
plus parfaite sécurité, Casimir songeoit à se  
dé-



défendre ! Voilà peut-être une partie de mes projets anéantie ? Mais non , à quelles craintes osè - je m'abandonner ? Me sied-il bien d'être inquiet un seul instant , quand j'ai la bonne cause , quand j'ai pris toutes les mesures nécessaires pour la faire valoir ? Elle triomphera sans doute & j'aurai le plaisir de voir à mes pieds le plus élevé & le plus grand de mes ennemis. Oui , Casimir , Roi superbe , qui n'est plus honoré que par l'eucens d'un vulgaire grossier , tu vas tomber du trône où tes Concitoyens t'ont placé. Ton terme est arrivé , ton imprudence t'y a conduit , tu n'as plus à choisir qu'entre les fers des Tartares ; ou les poignards de ceux que tu crois tes amis. C'est à présent qu'il faut lever le masque dont tu sçais si bien te couvrir , c'est à présent que tu dois apprécier ces folies que tu  
vou-

voudrois faire passer pour tes vertus. Tous ces vains titres de grand, de bon, de libéral, vont s'évanouir à tes yeux. Tu sçauras enfin que tu t'es rendu indigne du sceptre. Que ne puis-je te voir chargé de fers, expirant, au milieu de ce vil peuple à qui seul tu voulois plaire, devant qui tu as osé m'humilier! Que ne puis-je te voir embrasser les genoux d'une Epouse que tu sembles dédaigner, parcequ'elle ne veut pas t'imiter! Que ne m'est-il possible de faire asseoir à ta place ce jeune héros que tu as désigné pour ton successeur, de lui faire lire dans les flots de ton sang les devoirs d'un Souverain qui veut se faire aimer, les égards qu'il doit aux Grands de son Royaume, les....



SCENE

## S C E N E I I.

OKRUTNOSKI, THEODORE.

O K R U T N O S K I.

Eh bien, cher Théodore, tout réussit-il au gré de nos desirs ? Que viens-tu m'annoncer ?

T H E O D O R E.

Seigneur, vos soins sont inutiles, & Cassimir vit encor.

O K R U T N O S K I.

Explique toi.

T H E O D O R E.

Oui, Seigneur, ce n'est plus que du destin de cette journée, que vous devez attendre le succès de votre entreprise. Trzebaski, le Chef des troupes que vous avez fournies, qui avoit juré d'assassiner le Roi,

C                    auprès

auprès duquel son rang l'appelloit dès que le combat seroit engagé, Trzebaski n'a pas tenu sa parole.

O K R U T N O S K I.

O Ciel !

T H E O D O R E.

Bien plus, le Roi est instruit des desseins que vous aviez.

O K R U T N O S K I.

Comment ? Poursuis... Que je suis malheureux !

T H E O D O R E.

Trzebaski s'étoit proposé d'exécuter vos ordres, le combat s'est engagé, Casimir d'un air assuré s'est avancé à la tête de ses troupes, à qui il disoit : *suivez moi, mes Enfants, sauvons la Patrie.* Ce peu de mots prononcés avec cette noble douceur & ce zèle que vous lui connoissez, a bientôt pénétré

nétre tous les cœurs & les a réunis. Alors vous eûliez vûs Généraux, Soldats, Païsans, combattre avec cet acharnement que le désespoir seul semble devoir inspirer, en répétant: *Vive Casimir, périssent les ennemis de la Patrie.* Le combat étoit des plus sanglans & les ennemis supérieurs en nombre paroïsoient avoir le dessus. Trzebaski est atteint d'une flèche & tombe à côté du Roi; le Roi lui fait un rempart de son corps & renverse les Tartares qui vouloient achever de lui ôter la vie. Trzebaski est transporté hors de la mêlée, on visite ses plaies & Casimir apprend avec beaucoup de joie qu'elles ne sont pas mortelles. Aussitôt le blessé rassemble les forces que lui laissoit le coup qu'il avoit reçu & s'écrit dans l'enthousiasme de sa reconnoissance: " Sire, Sire, „ ô le meilleur & le plus grand des Rois,

C2

„ c'est



„ c'est un parricide que vous arrachez à la  
„ mort. Oui, vous êtes mon père & je  
„ suis cet enfant abominable qui avoit résolu  
„ de plonger un poignard dans le sein pa-  
„ ternel. Je dois cet aveu à vos bontés, je  
„ suis satisfait. Ordonnez, vous trouverez  
„ en moi le coupable & le vengeur du  
„ crime. Je m'étois laissé persuader par  
„ le Sénateur Okrutnoski, désiez vous de  
„ lui, Sire, préservez vous des pièges qu'il  
„ sçaura vous tendre, & je mourrai con-  
„ tent. “ Le Roi a paru écouter ce discours  
sans émotion, a ordonné qu'on redoublât  
de soins pour Trzebaski, & a volé à la tête  
de ses troupes. Dans le moment même je  
me suis échappé pour venir vous instruire  
de tout, comme vous l'aviez ordonné. La  
victoire étoit encor incertaine.

OKRUTNOSKI.

O K R U T N O S K I.

Incertaine ! hélas ! Ce n'est pas assez pour moi. Grand Dieu, me réservoient-ils donc à cet excès de honte & d'infortune ?

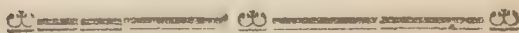
T H E O D O R E.

Cessez de vous inquiéter, ne désespérez de rien. Je vous l'ai déjà dit, la victoire est fort incertaine, & les ennemis sont supérieurs en nombre. Que Casimir soit vaincu, vous ne devez rien désirer de plus. Alors le nombre de ses ennemis augmentera, & vous aurez beaucoup de partisans qui seconderont vos projets. Les Rois, vous le savez, ne sont pas exempts de la loi commune, la prospérité leur donne une multitude d'amis qu'un instant d'infortune peut bientôt leur ôter.

O K R U T N O S K I.

Mais ce courage, cette affabilité, cette  
ré-

réunion de cœurs, voilà ce qui me déconcerte & m'arrache toute espérance. L'incor si Casimir ne donnoit pas l'exemple à ses Soldats !



## SCENE III.

HEDWIGE, OKRUTNOSKI,

THEODORE.

HEDWIGE,

*( accourant. )*

Hâtez vous donc , mon cher Okrutnski , de m'apprendre ce qu' on vient de vous annoncer .... Vous ne dites mot... Vous paroissez triste... Le Roi seroit-il vainqueur ? Trzebaski auroit-il été découvert ?... Rompez donc ce fâcheux silence , parlez , expliquez vous.

OKRUTNOSKI.

DRAME. 39

O K R U T N O S K I.

Tout est perdu , Madame.

H E D W I G E.

Tout est perdu ! Et c'est le brave Okrutnoski qui ose le dire !

O K R U T N O S K I.

Que me reste t il à faire ? L' ingrat , le perfide Tizebaïki a tout dit au Roi.

H E D W I G E.

Mais le Roi est il vainqueur ?

O K R U T N O S K I.

Non , Madame , la victoire n'est pas décidée , mais il est à la tête de ses troupes & ses troupes combattent en répétant son nom.

T H E O D O R E.

Mais , Madame , les ennemis sont supérieurs en nombre...

H E D W I G E.

Et vous désespérez , Okrutnoski ! Seriez vous assez lâche....

O K R U T N O S K I.

Vous ne connoissez pas, Madame, ce que peut un Roi, qui donne l'exemple à ses sujets, en défendant la Patrie. Sa présence vaut des milliers de Soldats.

H E D W I G E.

Eh bien, que Casimir soit vainqueur (Cela me paroît assez impossible, son armée est trop peu nombreuse & trop mal disciplinée) mais je le veux pour un instant. En êtes-vous plus à plaindre ?

O K R U T N O S K I.

Faut il le demander, Madame ? Qu'est-ce qu'un homme qui doit passer le reste de ses jours dans la honte & le désespoir ?

H E D W I G E.

Que dites vous ? Votre sort ne me semble que plus glorieux. Le Roi mort avant la décision de l'affaire, vous pouviez à la  
rigueur



rigueur porter le nom de traître ; le Roi vainqueur , connoissant vos desseins , il vous reste , pour réparer vos malheurs & consacrer votre réputation , le titre de Chef de parti.

O K R U T N O S K I.

Triste consolation pour un homme humilié !

H E D W I G E.

Triste consolation ! N'est ce donc rien à vos yeux que d'égaliser les Rois , d'effrayer les ennemis , d'avoir une volonté toujours respectée ? Détrompez vous , Okrutnoski , connoissez mieux ce que vous gagnez à la victoire de Casimir. Ce qui dans un homme ordinaire passe pour un forfait , devient souvent une belle action dans un Chef de parti. Qu'il soit fourbe , ingrat , parjure , impitoyable ; si l'on ne peut pénétrer

trer ses desseins, s'il sçait plier ou s'élever selon les circonstances, s'il sçait en imposer au vulgaire, c'est toujours un grand homme. L'excès des vertus ou des vices, tout est égal pour assurer sa réputation. On le détestoit particulier, Chef il est adoré. Dès qu'il est armé pour troubler un état, un coup d'œil range tout sous ses loix & son premier succès le rend invincible. Et vous n'êtes point touché d'un sort aussi glorieux ?

## O K R U T N O S K I.

Le présent est si fâcheux, Madame, que je ne puis me promettre un avenir aussi flatteur. Comment voulez vous que j'espère de me voir craint & respecté d'un parti considérable, moi qu'on a humilié devant mes esclaves, moi qui ne jouis pas seulement de la considération dûe à mon rang, moi qui ne suis estimé que du petit nombre de  
per-

personnes sensées qui détestent Casimir & vous sont entièrement dévouées? Je sens mieux que personne, la justesse de vos raisonnemens, je connois toute la félicité, que l'on goûte en se faisant un grand nom, mais quand je rencontre des obstacles invincibles, je n'en suis que plus malheureux. j

## H E D W I G E.

Des obstacles? Et où sont-ils ces obstacles? Qui s'oppose à vos nobles desseins? Vous voulez arracher la Patrie d'entre les bras d'un homme, dont la petite ame ne fut jamais faite pour le trône, & vous craignez de trouver de l'opposition parmi les Citoyens? Vous craignez de n'être pas respecté en défendant leur cause? Vous voulez qu'on vous outrage, tandis que vous mériterez des statues? Sont ce les Grands qui vous seront contraires? Votre injure  
leur

leur est personnelle. Les simples Citoyens ? Ils seront toujours du côté du plus fort, ou de celui qui se vantera hautement de ses forces. Les Paffans ? ont i's des volontés ? Doit on les compter pour quelque chose, lorsqu'il s'agit de l'Etat ? Croyez vous donc aux sermons de Casimir ? Belles dispositions pour le combatre ! Croyez moi, Okrutnoski, quittez cette pusillanimité, qui vous rend méconnoissable à mes yeux, envisagez le but que vous voulez atteindre, enyvrez vous de l'amour de la gloire, en un mot rendez vous digne de mes bontés & de celles du jeune Guerrier à qui vous devez faire passer le sceptre de Casimir.

O K R U T N O S K I.

Soyez persuadée, Madame, de mon zèle pour vos intérêts. Vous m'éclairez sur les miens, sur ceux de la Patrie, que faut-il de plus

plus pour me décider ? Oui , je vous obéirai ,  
Madame , vous ne verrez plus en moi qu'un  
ami véritable , qui ne connoit pas le danger ,  
lorsqu' il est besoin de venger l' amitié ou-  
tragée . Peut-être le Ciel nous fera-t-il favo-  
rable , peut-être la défaite de Casimir pré-  
viendra - t - elle l' effet de mon ressentiment .  
Mais s' il revient vainqueur , je m' opposerai  
à ses volontés pour une nouvelle législation  
& j' aurai cent prétextes pour en lever  
l' étendard de la révolte ,

## H E D W I G E .

Ces dispositions me plaisent . Vous de-  
venez à mes yeux le plus généreux des Ci-  
toyens . Mais ne perdez point à promettre  
un temps que vous employeriez plus fru-  
ctueusement à combiner vos projets .

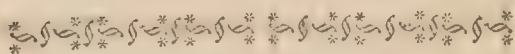
## O K R U T N O S H I .

Madame , attendez tout de mon zèle &  
de ma prudence .





à l'Etat peut seule couler les Citoyens sous le joug. Mais lorsque je les aurai forcés à m'obéir, lorsqu'ils me craindront, me respecteront-ils, s'ils connoissent le bras vengeur qui leur enleve Casimir? Je dois donc détourner les soupçons & personne ne convient mieux à mes projets qu'Okrutnofki, je ne vois même que lui capable de les faire réussir; à moins que Casimir ne soit vaincu & ne périsse dans le combat. Puisse le Ciel me favoriser assez pour cela! Ce seroit une trahison de moins & ma gloire n'en seroit point offensée. Ce n'est pas en effet Casimir que je déteste, mais Casimir qui a des égards pour une autre femme que pour moi, Casimir qui m'oublie pour songer à des Païsans, Casimir qui ne me donne aucune part au gouvernement. Enfin si c'est un crime de le faire mourir, on y reconnoitra l'ouvrage de l'ambition & de la jalousie.



## SCENE V.

HEDWIGE, ELEONORE.

ELEONORE.

J'ai exécuté vos ordres, Madame, mais il est impossible à Mathilde de se présenter devant vous.

HEDWIGE.

Quoi ! porteroit elle l'insolence jusqu'à refuser....

ELEONORE.

Non, Madame. Je l'ai trouvée pâle, défaite, abbatue, la mort peinte dans les yeux. A peine a t elle pû me dire: “ Je me  
,, rendrai aux ordres d'une Reine que je  
,, respecte & que j'aime plus qu' elle ne  
,, l'a jamais crû , sitôt que ma santé pourra  
,, me le permettre. “ Je me suis informée  
de

de ses femmes, je les ai toutes vûes partager en pleurant la douleur de leur malheureuse. Elles ne cessent de répéter : “ Qu’  
 „ allons-nous devenir, hélas ! si notre bon  
 „ Roi est vaincu ? “ Peut-être l’indisposition de Mathilde est elle l’effet d’une nouvelle aussi fâcheuse.

H E D W I G E.

Seroit-il bien possible ? ( *à part* ) Je ne me sens pas de joie.

E L E O N O R E.

Le nombre de nos troupes est si petit & celui des Tartares si considérable que je n’en ferois point étonnée.

H E D W I G E.

Enfin je triomphe, je suis au comble de mes desirs. Voilà donc le fruit qu’il retire de son enthousiasme & de ses fêtes rustiques, & de toutes ces petiteesses qui fesoient

D

son

son unique occupation ! Voilà ce qu'il appelloit travailler pour le bonheur des peuples ! Qu'on est malheureux de penser qu'il faut se conduire sur le trône avec la bonhomie d'un Père de famille ! Qu'on est malheureux d'ignorer les devoirs d'un Roi ! Oui, ma chère Eléonore, je te l'ai toujours dit, un bon Roi doit perpétuellement s'occuper des moyens d'augmenter son pouvoir & sa dignité ; il ne laisse d'agriculteurs qu'autant qu'il en faut pour nourrir ses sujets, & le reste des Citoyens est militaire. Alors il ne va pas s'amuser à réjouir des Païsans, à donner des prix aux plus laborieux, à les caresser en un mot. Son loisir est plus noble : il lève des troupes nombreuses, leur sert de Chef & de modèle dans le grand art de la guerre & peut à chaque moment faire preuve de sa puissance.

ELEONORE.



D R A M E. 51

E L E O N O R E.

Je puis me tromper, Madame, mais je voudrois encor des armées plus nombreuses; je souhaiterois que nos campagnes ne fussent cultivées que par des Soldats.

H E D W I G E

(*vivement.*)

J'apperçois Dobrowski...

\*\*\*\*\*

S C E N E    V I.

HEDWIGE, ELEONORE, DOBROWSKI.

H E D W I G E

(*Courant au devant de Dobrowski.*)

Dobrowski, cela est-il bien vrai? Seroit-il possible?...

D O B R O W S K I

(*essoufflé.*)

Oui, Madame... &... je venois... vous l'annoncer.

D2

H E D W I G E.

Vous respirez à peine & malgré cela, vous n'avez pas l'air affligé ? D'où peut donc venir....

D O B R O W S K I.

Je croyois, Madame,... que... je ne pourrois jamais arriver.

H E D W I G E.

Comment ?...

D O B R O W S K I.

Mon cheval avoit peine à se faire jour à travers la foule du peuple qui m'entournoit sans cesse sur le chemin. Je n'entendois qu'un cri formé par mille voix réunies : *Casimir, Casimir. Il est vainqueur, mes enfans, il est vainqueur.*

H E D W I G E,

( *d'un air froid & étonné.* )

Il est vainqueur!

DOBROWSKI.

# D R A M E. 93

D O B R O W S K I.

Qui, Madame. Aussi tôt je voulois me  
hâter, mais hommes, femmes, enfans se  
jettoient à genoux, embrassoient mon che-  
val, le baisoient: “ Béné soit le Dieu des  
Armées, s’écrioient-ils, Vive Casimir! Vive  
celui qui nous apporte une aussi bonne nou-  
velle!

H E D W I G E,

( avec contrainte. )

Fort bien ( à part ) Quel contretemps!  
Je suis désespérée.

D O B R O W S K I.

Il est étonnant que le Roi ait pû rem-  
porter la victoire.

H E D W I G E.

Cela est vrai.

D O B R O W S K I.

Imaginez-vous, Madame, que les Tar-

tares

tares ont déjà à moitié passé la Vistule , lorsque Casimir paroît à leur vûe. Il s'arme de toute sa prudence & de toute sa fermeté & exhorte les siens à le suivre. Il dispute le passage avec une activité prodigieuse. Il est d'abord repoussé, mais quelques mots d'encouragement qu'il laisse échapper, raniment entièrement ses Soldats. Il en a fait de nouveaux hommes. Ce torrent de Brigands qui sembloit vouloir inonder la Pologne, est forcé de se replier vers sa source. Efforts, ou ruses, tout leur devient inutile. Leur unique ressource est dans la retraite qu'ils précipitent, de peur d'être poursuivis. Mais Casimir veut sauver cette portion de ses Etats sans la défendre & laisse écouler sans bruit & sans obstacles un torrent, dont il n'a plus rien à redouter. La victoire est à peine décidée que le Roi m'ordonne

donne de venir vous en rendre compte, Madame, & de le devancer. Je n'ai pu me rendre aussi promptement qu'il le désiroit. Il approche & vous fera connoître lui-même tout ce qu'il m'avoit ordonné de vous dire.



## S C E N E V I I.

C A S I M I R.

(*accompagné de ses Généraux,*)

HEDWIGE, ELEONORE, DOBROWSKI.

C A S I M I R.

(*Offrant une couronne de laurier à la Reine.*)

Mes espérances ont été remplies, Madame, la victoire est remportée. Daignez en accepter l'hommage.

H E D W I G E.

Il n'est point fait pour moi, Seigneur; vos mains ont cueilli ce laurier, il doit parer votre tête.

## CASIMIR.

J'ai moins combattu pour la gloire, que pour sauver la Patrie. C'est donc à la Patrie que je dois offrir mes efforts. Vous la représentez, Madame, vos qualités personnelles & le titre de Reine vous faisant assoir au premier rang parmi les Citoyens.

## HEDWIGE.

J'accepte avec reconnoissance un honneur aussi grand, mais, Seigneur, si je représente la Patrie, c'est en son nom que j'ose vous prier, de paroître à ses yeux dans toute la pompe d'un triomphateur, de souffrir qu'elle ordonne votre triomphe & qu'elle en fasse l'ornement.

## CASIMIR.

Ah! Madame, mon triomphe est assez grand, ou plutôt, quel éclat seroit il possible d'y ajouter? Dans le combat j'ai vû  
com.



combien on m'étoit attaché, j'ai vû mon peuple s'élever en quelque sorte au dessus de lui même pour me seconder. Après la victoire j'ai entendu mon nom répété avec des transports de joie. Que puis je désirer de plus, Madame? L'appareil du luxe peut-il satisfaire un cœur qui a déjà goûté le plaisir d'être aimé? Faut-il des chars de triomphe, des esclaves, des chaînes, à qui ne connoit point d'esclaves, à qui désireroit d'alléger pour chacun le joug de l'autorité? Puis-je employer l'or à de vaines magnificences, quand mon peuple s'est sacrifié pour moi, quand l'ennemi, quoique vaincu, a déolé nos campagnes? Vous êtes trop raisonnable, Madame, pour exiger de moi cette injustice. Si un incendie épargnoit votre Palais, après avoir brûlé dans sa fureur tous ceux de vos voisins, consumeriez-vous en

réjouissances la même somme qui auroit suffi pour le rebâtir après sa destruction?

H E D W I G E ,

Daignez voir d'un autre œil ce que je me suis permis de vous proposer. Je croyois par là vous témoigner ma reconnoissance & celle de la Patrie...

C A S I M I R

Depuis long-temps cette dette est acquittée, Madame, & je suis déjà trop payé de ce que mon hommage a pû vous flatter. Je ne délire plus à présent que le repos de la paix pour m'occuper uniquement du bonheur de l'Etat. La Diète doit bientôt s'ouvrir, je dois consulter mes Ministres & leur proposer mes doutes. Dobrowski ayez soin de les faire avertir, que dans une heure ou deux, je veux avoir avec eux un entretien intéressant. (*Il sort*)

D R A M E.

59

H E D W I G E.

( à part & le suivant. )

O désespoir ! ô rage ! inspirez moi.

FIN DU SECOND ACTE.



CASIMIR.



CASIMIR LE GRAND,  
D R A M E  
*A C T E I I I.*

---

Le théâtre représente un salon préparé pour le Conseil du Roi. Au milieu se voit une longue table couverte d'un tapis vert, autour de laquelle sont placés des sièges. Le trône de Casimir est au bout le plus élevé.

---

S C E N E I.

O K R U T N O S K I ,   T H E O D O R E .

O K R U T N O S K I .



Tu vois , mon cher Théodore ,  
que je serai bientôt en état de  
récompenser ton généreux attachement.  
La

La mort du Roi va m' élever & je suis sûr  
de disposer de tout, tant qu' Hedwige sera  
sur le trône.

T H E O D O R E.

Je ne vous cacherais pas que , sans un  
espoir aussi flatteur , je ne me serois jamais  
déterminé à vous suivre dans une carrière  
aussi périlleuse.

O K R U T N O S K I.

Tu ne t'es point trompé , tu peux tout  
attendre de moi & cette journée , je l'espère ,  
comblera tes desirs en délivrant la Patrie  
d' un Roi si peu digne de la gouverner.

T H E O D O R E.

L' heure du Conseil , l' heure fatale ap-  
proche , vos mesures sont-elles bien prises ?  
Pouvez-vous en sûreté exécuter ce que vous  
avez promis à la Reine par le plus solennel  
& le plus sacré de tous les sermens ?

O K R U T N O S K I .

Sois tranquille , Théodore , tu peux le répéter à la Reine. Au même moment que le signal sera donné , Casimir tombera sous mes coups. Mais qu'elle paroisse aussitôt dans ce salon , comme nous en sommes convenus. Sa présence & ses discours en imposeront alors à ceux qui s'y trouveront avec moi & elle pourra prendre des mesures plus certaines pour se faire reconnoître.

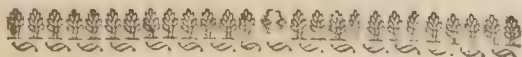
T H É O D O R E.

Il suffit. Je crois entendre du bruit , c'est sans doute le Roi qui s'approche avec ses Ministres & les autres personnes de son Conseil. Je me hâte de retourner auprès de la Reine.



SCENE





## S C E N E I I.

CASIMIR, OKRUTNOSKI, LE GRAND MARE-  
CHAL, LE VICE-CHANCELIER, LE GRAND  
TRESORIER ET AUTRES MINISTRES ET  
SENATEURS.

*Casimir entre accompagné de ceux qui doivent  
composer son Conseil; Okrutnoski va au de-  
vant de lui pour faire suite. Le Roi s'as-  
sied sur son trône Et chacun se place  
après lui selon son rang.*

C A S I M I R.

Messieurs, la gloire & le bonheur de la  
Patrie, voilà ce qui nous rassemble aujour-  
d'hui. Si le Ciel, en me donnant le sceptre,  
m'établit en quelque sorte le père des Ci-  
toyens, vous devez m'aider à faire leur  
félicité. Ce n'est pas l'ouvrage d'un mo-  
ment,

ment, mais le moment est arrivé où il faut le commencer. L'ouverture prochaine de la Diète nous en fournit l'occasion. C'est à nous à dépouiller les préjugés pour examiner les différents points de l'administration avec la plus grande impartialité? c'est à nous à rechercher & à proposer à la Nation assemblée la meilleure forme de gouvernement, afin que le suffrage général en assure la solidité. Ainsi, Messieurs, je ne suis pour cet instant que le premier Citoyen, je vous proposerai mes idées, & vous me ferez vos observations avec cette franchise que j'exige de tous ceux qui m'aiment. J'espère que vous combleriez mes désirs & que le succès couronnera nos espérances. Un songe que j'ai eu la nuit dernière semble me le promettre. Ce n'est pas que je croye aux songes, ce n'est pas que je règle ma

con-

conduite d'après les songes , mais celui ci s'accorde si bien avec ma façon de penser , est si conforme à mes souhaits , que je ne puis m'empêcher de vous en faire part.

Un jeune homme d'une , figure aimable m'a pris par la main & m'a conduit dans l'appartement d'une femme vénérable & majestueuse , qui avec quelque apparence de santé , ne laissoit pas d'être malade. Ses vêtemens étoient tissus d'or & d'argent , une couronne d'acier poli ornoit sa tête à demi-rafe , elle avoit à son côté un large cimenterre , ses pieds chaussés d'un cothurne fouloient une gerbe de bled entourée de chaînes & sur sa poitrine brilloit en caractères de diamant. SARMATIA. Le Génie m'a dit alors : “ Considère cette femme ;  
„ elle peut donner l'immortalité à celui  
„ qui la guérira. A ce prix elle a dû trou-

E

„ ver

„ ver beaucoup de Médecins. Aucun n' a  
 „ deviné sa maladie. Tous lui ont admi-  
 „ nistré des remèdes contraires à sa situa-  
 „ tion. Les uns lui ont fait observer la  
 „ diète la plus rigoureuse, les autres ont  
 „ surchargé son estomach de nourriture,  
 „ d' autres connoissant son génie guerrier,  
 „ lui ont ordonné de tirer son cimeterre  
 „ & de se faire à elle même des blessures,  
 „ dont la vûe pourroit lui être agréable.  
 „ Aucun n'a réussi. Epreuve si tu ne seras  
 „ pas plus heureux. “ Quoique je n'eusse  
 jamais professé la médecine, l' espoir de l'im-  
 mortalité m' encouragea. J' examinai atten-  
 tivement & je crus m' appercevoir, que la  
 gerbe de bled, que cette femme fouloit aux  
 pieds, la mettoit dans une situation gênante  
 & que sa couronne d' acier poli avoit fait  
 à sa tête nue de douloureuses écorchures.

Je

Je fis placer cette couronne sous ses pieds & la gerbe de bled sur sa tête. Sa figure pâle brilla aussitôt des plus vives couleurs, ses vêtemens devinrent plus éclatans, elle se leva, m'embrassa par reconnoissance, mais retomba aussitôt. Elle étoit encor trop foible. Cependant son mal étoit diminué. Je vis dans peu arriver une foule de Médecins attirés par la grandeur de la récompense. Il en vint de Suède, de France, d'Allemagne & de beaucoup d'autres païs. Ils ne s'accorderent pas plus que les premiers. La gerbe de bled & la couronne reprirent bientôt leur ancienne place. Les vêtemens perdirent leur éclat & la figure ses couleurs. On lui fit de grandes plaies, qui ne la guérirent pas, on lui donna des soporifiques, qui n'eurent pas plus d'effet. Vint enfin, après tous les autres, un jeune

Médecin Polonois qui s'étoit caché dans la foule par modestie. Il n'eût pas même encor ouvert la bouche , s'il ne s'étoit aperçû qu'on alloit la faire mourir. Il s'approcha modestement & la supplia à genoux , d'essayer ses remèdes , avant de se laisser déchirer si cruellement. Elle le permit. Aussitôt le jeune Médecin ôta la couronne d'acier , la remit sous ses pieds , prit la gerbe de bled à laquelle il ôta la chaîne , puis en forma une couronne dont il para sa tête. Ensuite il fit placer autour d'elle , des globes , des sphères , une lyre , un astrolabe , une équerre & des pinceaux. Au même instant cette femme reprit tout son éclat , elle se leva avec l'air d'une Divinité , on lisoit sur sa poitrine : SARMATIA NOVA. Elle se jetta au cou du jeune Médecin , en s'écriant : *Je suis guérie , à qui dois-je*

*l'im-*



*l'immortalité ? Votre nom ?* STANISLAS.  
 AUGUSTE, répondit-il modestement. *Ab! mon fils, je ne t'avois pas reconnu, je t'avois donné la vie, tu me la rends, puis-je la conserver encor par tes soins! Non, je ne veux plus pour M<sup>rs</sup>deceins que mes Enfants.*

Je me suis éveillé dans ce moment & je vous demande : si un songe de cette nature pouvoit être passé sous silence. Qu'en pensez-vous, Fredro?

LE GRAND MARECHAL.

Sire, je crois bien plus, que nous devons l'étudier avec la plus grande attention & que, ce n'est qu'une allégorie qui a été inspirée, à Votre Majesté, par la Divinité. Il me semble que cette femme vénérable n'est autre chose que la Patrie.

C A S I M I R.

Je l'ai pensé de même & c'est ce qui m'afflige.

LE GRAND MARECHAL.

Sire, oserai-je vous demander pourquoi?

CASIMIR.

C'est, mon cher Frere, que dans le songe je ne guéris pas la Patrie des maux qui l'accablent. Je ne paroiss qu'acquiescer le remède.

LE GRAND MARECHAL.

C'est beaucoup, Sire, que d'ouvrir la route de la gloire aux Rois vos successeurs. Le premier qui confia sa vie aux eaux de l'Océan, a été surpassé par ceux, qui l'ont suivi. Ce n'en est pas moins un homme de génie, nous ne lui en aurons pas moins une éternelle obligation.

CASIMIR.

Enfin peu m'importe ma gloire, si je remplis les devoirs d'un Roi, si je rends mes sujets heureux autant que je le pourrai,

&amp;

& c'est ce dont nous allons nous occuper. Bozydar , je vous prie d'écrire nos projets à mesure , que les avis seront conciliés sur chaque partie de l'administration.

LE GRAND TRESORIER.

Sire , vous allez être obéi.

C A S I M I R.

La première chose qui a fixé mon attention , c'est le corps de la Jurisprudence. Si l'obscurité de nos loix , si leur barbare singularité , permettoient aux historiens de les connaître , combien ils nous feroient rongir de nous mêmes ! Nous pouvons éviter cette extrémité , toujours honteuse pour une Nation , par une refonte générale du Code de Législation , dont on chargera les membres de l'Etat les plus habiles & les mieux instruits.

O K R U T N O S K I,

Toute plausible que paroisse cette idée

AUX

aux yeux de Votre Majesté, je suis bien loin de l'approuver. Nos Ancêtres ont été nos Législateurs, c'est en observant ces mêmes loix qu'ils se sont acquis cette gloire qu'ils nous ont transmise. Pourquoi nous écarter d'une route qu'il leur a été si utile de suivre ?

## CASIMIR.

Je n'ai jamais douté de la sagacité & de la prudence de nos Ancêtres, mais s'ils se sont acquis de la gloire par leur Législation, ce n'est pas sans doute par ces loix barbares qui sont & feront toujours la honte de l'humanité, en même temps qu'elles annonceront la cruelle ignorance des temps où elles ont été portées. Nous sommes aujourd'hui plus éclairés, grace à la permission que nous avons donnée aux Etrangers de nous apporter leurs lumières, grace à quelques

ques Germains qui sont déjà venu s'établir parmi nous. Ce n'est pas que je prétende, qu'on doive toucher à ces loix fondamentales, qui feront de tout temps la gloire & la fûreté de la Patrie, Dieu détonne un pareil malheur ! Mais, lorsque les brigues, les factions, l'inhumanité, la convoitise règnent dans les tribunaux, faut-il les y laisser paisiblement ? Faut-il craindre de détruire ces loix insensées, qui permettent à l'intérêt ou aux caprices, de décider de la vie & de l'honneur des Citoyens ? Quoi, pour terminer un procès, on fait écrire un serment, que doit lire une des parties ; s'il n'est pas proféré d'un ton ferme & bien articulé, si, au lieu d'un terme, on en employe un autre, si on hésite, quelque bon droit qu'on ait, on perd sa cause, on devient même un objet d'averfion & de mépris ! Et vous voulez  
que

que cette infame loi subsiste, malgré les cris de l'humanité & du patriotisme ? Vous voulez, que la fraude devenue nécessaire, achève d'éteindre la confiance & de rompre tous les liens de la Société ! Non, respectons les loix justes consacrées par leur antiquité, mais détruisons ces usages, que la corruption des mœurs, la licence des guerres, la barbarie en un mot ont pû introduire autrefois. N'est-ce pas actuellement votre façon de penser ? Trouvez-vous quelque réponse à mes observations ?

O K R U T N O S K I.

Aucune, Sire,

C A S I M I R.

Ma seconde observation regarde les impôts. Je prévois de longues années de paix qui diminueront les besoins de l'Etat. Il me paroît donc juste de diminuer les impôts,

vû



vû que les dernières guerres ont considérablement appauvri les Citoyens.

O K R U T N O S K I *à part.*

Que le signal tarde à faire entendre !

LE GRAND TRESORIER.

Cette proposition, Sire, est une nouvelle preuve de la bonté de votre cœur. L'humanité & la raison l'approuvent, mais l'humanité & la raison ne s'accordent pas toujours avec les besoins de l'Etat. Bien plus, Sire, si l'on vouloit les consulter, si l'on vouloit les satisfaire, il faudroit plutôt augmenter les impôts que les diminuer. Les fonds ne sont pas suffisans. Les dépenses qu'exige votre Maison, sans nuire à la dignité du trône d'une Nation si jalouse de sa gloire....

C A S I M I R *vivement.*

Ne les comptez pour rien, je vous prie.

S'il

S'il ne faut que les réduire pour décharger mon peuple d'une partie des impôts, réduisez les, rendez les nulles, s'il est possible. Que je sois comme le plus simple Citoyen, & je suis content. Encor une fois, mon cher Bożydar, mes sujets sont mes enfans : convient-il à un Père de famille de vivre dans l'abondance, quand ses enfans languissent dans la misère ? Jetez un coup d'œil sévère sur toutes les dépenses que l'on fait dans ma Maison, concertez-vous avec Pelka, & retranchez tout ce qui n'est pas nécessaire pour la Majesté du trône & l'honneur de la Nation. De la sévérité, je vous prie, de la sévérité dans cet examen.

LE GRAND TRESORIER.

Monarque généreux, qui ne s'empreseroit de vous obéir ? Qui refuseroit de coopérer avec vous au bonheur de la Patrie ?

CASIMIR

## C A S I M I R.

Pardonnez moi ma troisième observation, Messieurs. Elle est en faveur de mes Paissans. Ne pensez cependant pas que je veuille toucher à vos privilèges, ou du moins à ce que vous regardez comme des privilèges. Ne croyez pas que je veuille rendre ces rustres à l'humanité en brisant les chaînes affreuses qu'ils sont forcés de traîner. Je ne chercherai pas à vous persuader, qu'il est honteux qu'un homme décide selon les loix de son caprice, de la vie d'un grand nombre d'autres qui lui sont soumis, sans que les loix ou les tribunaux puissent empêcher leurs injustices. Je ne vous demanderai point de changer leurs peines, mais je vous conjurerai des les adoucir. Quoi! vous refuseriez aux enfans de ces malheureux esclaves ou à leurs plus proches parents ce qu'ils peuvent

peuvent laisser en mourant ! Vous voudriez leur ôter la seule consolation, le seul lien qui les fasse ressouvenir qu'ils tiennent encore à la société ! Ah, Messieurs, soyez sensibles à la voix de la Nature. Que le bien de chaque Païsan mourant, soit dévolu à ses enfans ou à ses plus proches parents. Qu'on ne leur arrache pas dumoins jusqu'aux apparences de la liberté.

O K R U T N O S K I.

Cette demande peut être juste, Sire, mais je n'y consentirai jamais. Votre Majesté exige de la franchise dans nos réponses & j'en mets dans la mienne. Non, Sire, cette demande est, à mon avis, contraire à nos constitutions & d'ailleurs tourne au détriment de la Noblesse. Nous serons par là privés d'une partie de nos revenus....

CASIMIR.

C A S I M I R.

Eh bien, Okrutnoski, je suis raisonnable, je ne veux rien par la force. Je ferai ma proposition à la Nation assemblée, vous vous y opposerez & si vous avez beaucoup de partisans, je ferai de votre avis. Rendez-moi la pareille.

O K R U T N O S K I.

Rien ne me fera changer, Sire, telle est ma façon de penser.

C A S I M I R.

A la bonne heure, mais j'en appelle à la Nation & la Nation vous apprendra vos devoirs.

O K R U T N O S K I *à part.*

N'entendrai-je jamais ce signal heureux?

C A S I M I R.

Monfieur le Grand Maréchal, en venant au Conseil vous aviez, m'avez-vous dit, quelque proposition à nous y faire.

## LE GRAND MARECHAL.

Sire, les malheurs des temps, les ravages de la guerre, avoient déjà fait le plus grand tort à quelques uns de vos sujets, lors de cette nouvelle irruption des Tartares. Votre Majesté les a vaincus, mais leur retraite même, quoique précipitée, a été funeste aux lieux de leur passage. Les campagnes ont été désolées, les villages brûlés. J'aurois désiré que Votre Majesté dédommageât les possesseurs de ces terres ravagées, dont j'ai l'honneur de lui remettre la liste.

° CASIMIR *lisent.*

Rien de plus naturel. Quoi! Bozydar, trois de vos villages ont été brûlés!

## LE GRAND TRESORIER.

Oui, Sire, mais si vous daignez me combler de bienfaits, je ne les accepte que  
pour



pour les répandre sur mes pauvres Païsans.  
Ils ont plus souffert que moi.

C A S I M I R.

Que j'aime ces beaux sentimens ! Ah !  
Bożydar , on vous reconnoit toujours. Mais  
le Seigneur Okrutnoski a des terres voi-  
sines & elles ont été épargnées !

O K R U T N O S K I.

Non , Sire , j'ai éprouvé le même sort  
que le Seigneur Bożydar.

C A S I M I R.

On doit vous rendre la même justice.  
Pourquoi donc , Fredro , n'avez vous pas  
inscrit le Sénateur Okrutnoski ? Je prétends  
qu'il soit dédommagé & cet oubli qui sem-  
ble affecté doit être réparé par une plus

F grande

grande récompense. (*On entend le signal.*)

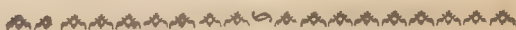
[O K R U T N O S K I.

(*aux genoux du Roi.*)

Ah! Sire, devois-je m'attendre à cet excès de bontés? C'étoit donc un Roi si bon, si généreux que j'allois...

C A S I M I R.

Ne poursuivez pas, mon cher Okrutnoski, je suis instruit de tout, on ne sçait rien, relevez-vous & soyons amis. (*Okrutnoski reste toujours à ses pieds.*)



## SCENE DERNIERE.

LES MEMES, HEDWIGE.

C A S I M I R.

Relevez vous donc, Okrutnoski, je n'ai jamais rien redouté...

HEDWIGE.

H E D W I G E.

*(un poignard à la main, on l'entend même  
avant de la voir.*

Okrutnoski, tout-est-il consommé.

C A S I M I R.

Oui, Madame, tout est consommé.

H E D W I G E.

*( se poignarde, )*

Ah! Ciel!

C A S I M I R

*( accourant à elle. )*

Qu'avez vous fait, Madame?

H E D W I G E.

Qu'avez-vous fait vous même? Comment avez vous gagné ce traître que j'abhorre.

O K R U T N O S K I.

34 CASIMIR LE GRAND

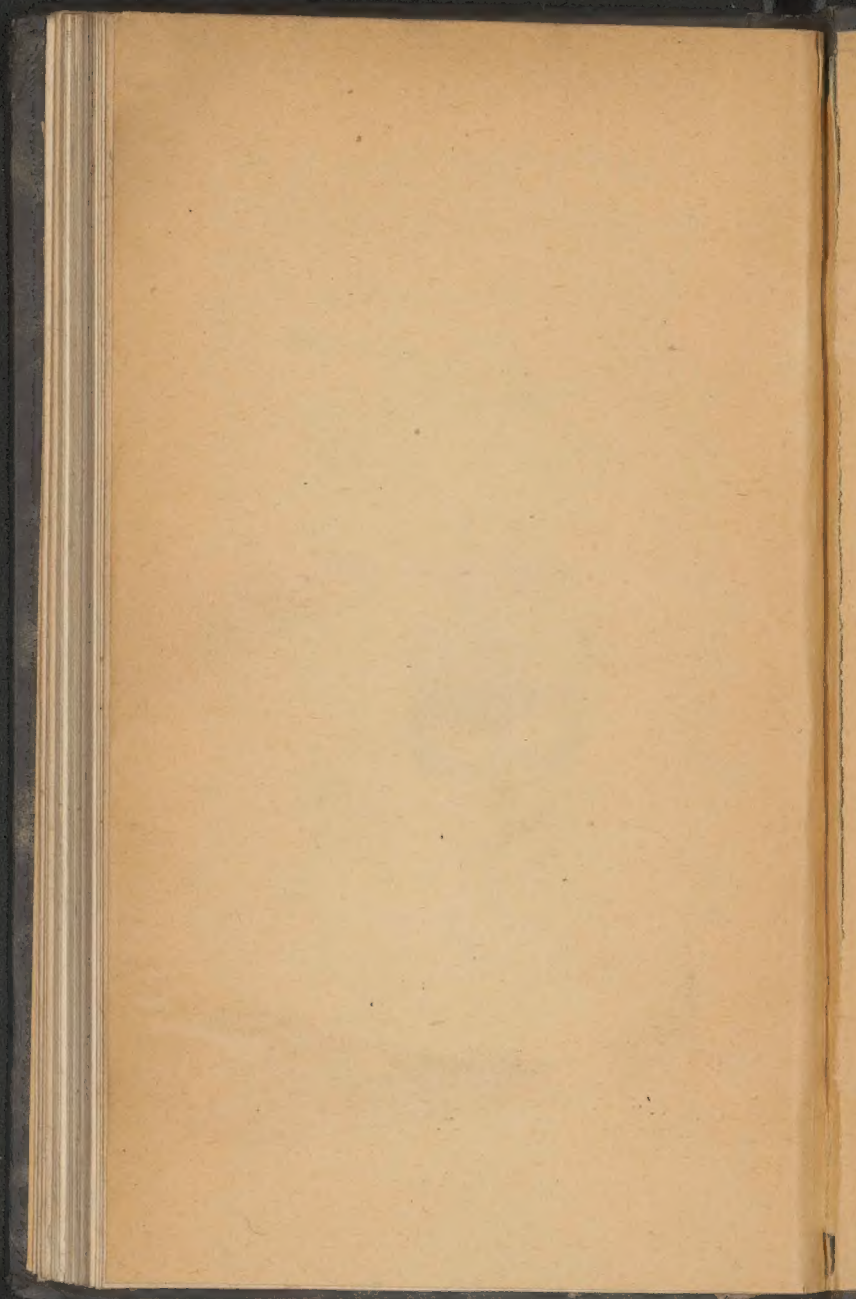
O K R U T N O S K I.

Il a été bon, il a été juste ou plutôt il a  
été Roi.

F I N.









Biblioteka Jagiellońska



stdr0022081

